



**HAL**  
open science

## Porc frais de mes pensées...: délire et destination dans les Lettres à sa femme et le Journal de Charenton du marquis de Sade

Anne Coudreuse

► **To cite this version:**

Anne Coudreuse. Porc frais de mes pensées...: délire et destination dans les Lettres à sa femme et le Journal de Charenton du marquis de Sade. Revue de l'Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire, 2006, 32, pp.91-100. hal-00655176

**HAL Id: hal-00655176**

**<https://hal.science/hal-00655176>**

Submitted on 26 Dec 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« *PORC FRAIS DE MES PENSEES...* » : DELIRE ET DESTINATION DANS LES *LETTRES A SA FEMME* ET LE *JOURNAL* DE CHARENTON DE SADE

Le corpus choisi est le *Journal inédit* (Folio, 1994) de Sade et les *Lettres à sa femme* éditées par Marc Buffat (Babel, 1997). Ces deux textes hétérogènes, dans leurs dates de rédaction (1807, 1808 et 1814 pour le *Journal* ; 1778-1784 pour les lettres de Vincennes) et dans leur présentation, font bien apparaître les différences structurelles entre l'écriture diaristique, solipsiste et répétitive, et le texte adressé qu'est la lettre. Pourtant la répétition est aussi une caractéristique évidente de la correspondance de Sade à sa femme. Un des points communs entre le journal et la correspondance est la construction et la lecture délirantes de signes dans lesquels Sade croit voir la date de sa libération. La lettre apparaît, bien plus que le journal, comme un espace de liberté, dont l'humour n'est pas absent, et qui permet de revenir sur la légende sulfureuse de Sade, pour entrer dans l'intimité d'un homme privé d'air et de mouvement et qui en cherche un substitut dans l'écriture. Les allusions à ses pratiques onanistes, qui ont fait sa célébrité, sont finalement peu nombreuses et ont occulté la dimension très humaine et émouvante de ces lettres. Dans le journal, l'activité sexuelle est codée par un  $\emptyset$ . Et si c'était là l'ensemble vide dans lequel s'est engloutie l'existence d'un homme enfermé dans sa légende ? « C'est déjà Sade », écrivait un chroniqueur au moment de la parution de cette correspondance, comme si on ne pouvait pas la lire à neuf, sans projeter sur elle le reste de l'œuvre. C'est cette lecture « innocente » que nous aimerions proposer. On pourra s'intéresser à la superposition des destinataires, sinon des allocutaires, dans ces lettres. En écrivant à sa femme, Sade s'adresse aussi à la présidente de Montreuil, sa belle-mère, qu'il juge responsable de son incarcération, mais également au gouverneur de Vincennes, Charles Joseph de Rougemont, et au gouvernement en place.

Dès l'orée de cette correspondance, Sade a conscience de la pluralité des lecteurs réels, sinon des destinataires : « Mais que ni toi, ni ceux qui liront cette lettre ne s'effraient »<sup>1</sup>, écrit-il dans la première lettre retrouvée. Cette adresse à d'autres lecteurs, avec lesquels sa femme sert d'intermédiaire, est souvent placée sous le signe de l'ironie et de

---

<sup>1</sup> P. 31.

l'antiphrase. Ainsi à propos de son cousin qui a obtenu sa charge, il décide de « l'abhorrer, lui et les siens, bien cordialement toute ma vie »<sup>2</sup>. Il appelle sa belle-mère « votre *belle petite maman* »<sup>3</sup>, et l'italique souligne bien l'antiphrase.

Ces destinataires peuvent prendre parfois le visage anonyme du pronom indéfini « on », procédé que l'on trouve souvent sous la plume de Diderot dans *La Religieuse*, qui est aussi le récit à la première personne d'une aliénation : « si on a de l'humanité, on éclaircira et on ne me condamnera pas sans m'entendre »<sup>4</sup>. La lettre tente de se transformer en moyen de pression, elle voudrait obtenir des actes grâce à des mots. En ce sens, on peut souligner la dimension performative de cette correspondance. La mention d'autres destinataires prend souvent la forme de l'insulte ou de l'invective. Sade critique par exemple « l'exécration du procédé de Gaufridy », notaire et procureur à Apt. Il est traité ailleurs de « monstre »<sup>5</sup> ou de « gueux »<sup>6</sup>. Sade est très créatif verbalement quand il se situe dans ce registre. Au contraire il utilise des formules toutes faites quand il s'agit de dire le bien : « Je te prie de lui [sa tante, l'abbesse de Saint-Laurent] écrire, ainsi qu'à celle de Cavaillon, de leur dire mille chose pour moi et de m'en donner des nouvelles ».

La destination multiple est assumée et revendiquée. Sa femme sert de canal de diffusion, puisque ce n'est qu'avec elle que la correspondance est permise, ce qui constitue une contrainte tout à fait déterminante dans la poétique et la pragmatique de ces lettres. Ainsi, il s'en faut parfois d'un seul pronom pour que la lettre soit performative, au sens strict du mot : « Je la prie [sa belle-mère] instamment de se bien convaincre que, sous quelque prétexte que ce soit, je ne veux me défaire ni de La Coste, ni de Saumane, ni de Mazan »<sup>7</sup>. La présidente de Montreuil est une des destinataires principales de ces lettres, par-delà l'allocutrice réelle : « Je vous prie de remettre vous-même cette lettre à madame votre mère. »<sup>8</sup> ou « Votre exécration mère n'a donc pas voulu avoir même pitié de mon état. »

---

<sup>2</sup> P. 47.

<sup>3</sup> P. 138.

<sup>4</sup> P. 35.

<sup>5</sup> P. 39.

<sup>6</sup> P. 40.

<sup>7</sup> P. 47.

<sup>8</sup> P. 115.

Parfois, la lettre désigne sa nature idéalement dialogique : « Mais, me répondrez-vous peut-être ici, ... »<sup>9</sup> Le marquis n'est pas satisfait des réponses de sa femme : « il faut toujours deviner avec vous : la franchise et la simplicité sont des vertus que vous ne connaissez plus »<sup>10</sup>. Un des mots qui revient le plus fréquemment dans ces lettres est le verbe demander : Ainsi, dans une seule page : « Je te prie de demander en grâce cette faveur à ta mère » et « Je vais le demander à M. Le Noir »<sup>11</sup>. Les destinataires se superposent quelquefois dans la malédiction : « Puissent mille fois périr ceux qui m'y tiennent, ceux qui m'y ont fait mettre, et ceux qui ne veulent pas me dire le temps que j'ai à y être »<sup>12</sup>.

L'insulte peut s'inscrire dans la figure hautement polémique et ironique de la prétérition, qui montre que Sade a conscience de toute la censure qui s'exerce sur ses lettres et qu'il s'en moque : « car dans un envoi de commissions, je ne dis pas que Rougemont est un j... f..., la présidente une maq... le S[artine] le fils d'un Iguazil de l'Inquisition de Madrid, le Boucher, un décrotteur, l'Albaret, un bard... »<sup>13</sup> Par le biais de sa femme, il s'adresse indirectement à ses censeurs, et en particulier au commis de police Boucher, ce « gribouilleur » :

Si vous aviez un peu plus d'âme que vous n'en avez, je vous dirais d'aller trouver l'original qui s'avise d'effacer vos lettres, et de lui demander de quel droit il s'arroge cette permission, lorsque vous ne parlez ni du roi ni du gouvernement qui sont les seules choses défendues<sup>14</sup>.

S'inscrit ainsi au cœur de la correspondance une trace de la dimension matérielle des lettres qu'il reçoit. Parfois l'interlocutrice réelle s'efface dans l'énonciation, pour laisser place à une apostrophe directe à ses persécuteurs :

Hélas, messieurs les apothicaires, à présent que vos drogues sont payées et aux deux tiers prises, pourquoi ne conviendrais-je pas de leur efficacité, si elles en avaient ? Mais, croyez-moi, elles n'en ont d'autre que de rendre fou, et vous êtes des empoisonneurs et non des médecins<sup>15</sup>.

---

<sup>9</sup> P. 39.

<sup>10</sup> P. 47.

<sup>11</sup> p. 45, lieutenant général de police de 1776 à 1785.

<sup>12</sup> P. 58.

<sup>13</sup> P. 69-70.

<sup>14</sup> P. 49.

<sup>15</sup> P. 77.

Une lettre écrite vers le 28 mars 1781, contient une longue suite d'apostrophes à sa belle-mère qui commence ainsi : « Horrible fléau de la nature... »<sup>16</sup>. Elle est suivie d'une liste qui détaille le « sort des satellites de la présidente de Montreuil depuis neuf ans qu'elle en soudoie contre moi. Avis au lecteur »<sup>17</sup>. On s'étonne de voir ainsi surgir la figure d'un « lecteur », au milieu d'une correspondance privée. La conscience que Sade en a explique sans doute pourquoi la lecture de ses lettres est délectable, beaucoup plus que celle de son journal de Charenton, qui vaut plus comme un document, sur la vieillesse de Sade (il a entre 67 et 74 ans) que comme une œuvre littéraire. Le journal se présente comme une suite de notes répétitives, sur l'argent donné et reçu, les visites... L'appareil critique indispensable est presque aussi volumineux que le texte lui-même. Souvent, les phrases sont syntaxiquement très pauvres, et par exemple, la plupart du temps, l'auxiliaire manque dans les temps composés. La correspondance, au contraire, est écrite par un écrivain dans la force de l'âge (entre 38 et 44 ans), conscient des effets à produire sur un public, grand lecteur et grand styliste, à qui la colère donne de l'éloquence, drôle ou pathétique selon les moments. Elle se lit comme un roman, dont les personnes réelles deviennent les protagonistes, à ranger dans la catégorie des adjuvants ou des opposants, avec sa quête (la libération), ses obstacles, ses héros, ses comparses, ses épisodes, ses retournements (comme lorsque Sade croit qu'il va être déporté aux Antilles, ou soupçonne sa femme d'avoir un amant). Rien ne manque, ni les décors, ni les costumes, car les longues listes de « commissions » du prisonnier témoignent de ce que les critiques ont appelé le sens du réel caractéristique du roman au XVIIIe siècle, en montrant qu'il s'agissait d'un souci tout à fait neuf dans la littérature. On trouve également une apostrophe au pouvoir : « O monstrueux gouvernement ! Infernale, abominable nation ! »<sup>18</sup>, ou au pays : « O France, voilà ce qui t'arrivera toujours, quand tu introduiras des étrangers à ton service »<sup>19</sup>. Le prisonnier peut même apostropher Dieu, dans une périphrase que ne renierait pas Voltaire : « O fabricant de cette mauvaise petite boule ronde, [...] comme tu dois rire [...] de l'homme noir qui veut qu'on garde sa tête quand on perd son f... ! »<sup>20</sup>

---

<sup>16</sup> P. 243.

<sup>17</sup> P. 244.

<sup>18</sup> P. 347.

<sup>19</sup> P. 314.

<sup>20</sup> P. 311.

Quand on le prive de ses promenades, ses lettres se font l'écho douloureux et ironique de cette injustice. M. de Rougemont est nommé « l'anthropophage »<sup>21</sup>, ou « ce petit avorton, ce petit bâtard, ce vilain métis, ce quart d'Anglais, cet infâme, enfin »<sup>22</sup>. Ce « porc métis »<sup>23</sup> a tous pouvoirs sur son prisonnier. La lettre se fait souvent le lieu de violentes diatribes contre la Présidente, appelée « l'originale qui lira cette lettre »<sup>24</sup>, ou « une coquine avérée qu'il faudrait étouffer entre quatre matelas »,<sup>25</sup> Sartine et Rougemont. Ce qui frappe surtout, c'est la dimension dialogique de ces lettres, où l'auteur laisse entrer la voix de l'autre, réelle ou imaginaire, comme lorsqu'il insère, dans la lettre du 27 juillet 1780, des paroles de repentir de sa belle-mère, telles qu'il les souhaite<sup>26</sup>. Ces mots sont en italique, ce qui contribue à l'animation du fantasme, conçu comme scénario imaginaire. Quand Sade écrit « vous m'avez fait former des fantômes »<sup>27</sup>, la formule reste célèbre, et on pense immédiatement à l'étymologie commune à fantôme et à fantasme, et donc à la dimension sexuelle de son activité imaginaire, mais il importe de voir aussi comment cet homme enfermé instaure un dialogue avec ses bourreaux, invente des scènes, refuse le monologue solitaire à quoi on le condamne. Dans une lettre de début juin 1780, il insère un discours imaginaire de sa femme, au discours direct, sur la présidente, là encore en italique<sup>28</sup>. Dans une lettre d'avril 1780, on trouve une véritable prosopopée de « M. le *geôlier en chef* ». Ce dispositif énonciatif très particulier permet de remettre en cause la suprématie du je de l'épistolier, pour prendre en compte la dimension polyphonique de la lettre, chez un homme qui cherche à lutter contre le silence de l'enfermement. Cette adresse indirecte induit parfois des fantasmes de toute-puissance, chez celui qui n'a d'autre pouvoir qu'écrire : « Et si j'étais à la place du ministre, je le ferais pourrir dans un cachot, pour lui donner une petite leçon d'humanité »<sup>29</sup>. La censure à laquelle est soumise sa correspondance peut entraîner des pratiques d'autocensure : « pour qu'elle vous

---

<sup>21</sup> P. 119.

<sup>22</sup> P. 274.

<sup>23</sup> P. 201.

<sup>24</sup> P. 178. Voir, plus directement, « votre cul-de-jatte de mère » (p. 184) ou « cette odieuse mégère » (p. 212).

<sup>25</sup> P. 179. La morgue de l'aristocrate qui a épousé une femme de la noblesse de robe se marque dans ce conseil de lecture : « prenez-y (dans Voltaire) un peu plus de philosophie que vous n'en avez, vous et les vôtres, s'ils lisent autre chose que des almanachs » (p. 183).

<sup>26</sup> P. 166.

<sup>27</sup> P. 391..

<sup>28</sup> P. 147.

<sup>29</sup> P. 187.

parvienne sûrement, je n'y mêle aucune espèce d'invectives »<sup>30</sup>. Il lui arrive même de s'adresser directement aux censeurs : « Si ce supplément ou post-scriptum ne plaît pas, qu'on fasse au moins passer cette demi-feuille-ci »<sup>31</sup>. Sade indique lui-même sa propre censure pour sa « grande lettre » : « J'efface quelques noms placés au commencement, pour qu'elle vous passe »<sup>32</sup>.

Il est tellement conscient de la pluralité de ses lecteurs, qu'il précise, au début d'une longue missive de janvier 1784 : « Voici une lettre qui n'est adressée à personne »<sup>33</sup>. Ou bien, il revient à son allocutrice, perdue en cours de route derrière d'autres destinataires : « — car malgré mes insolents écarts, c'est toujours à toi que la lettre s'adresse—... »<sup>34</sup>.

La dimension érotique ou obscène des lettres, si elle n'est pas négligeable, n'a rien à voir avec son omniprésence dans une grande partie de la prose romanesque de Sade. Il imagine le sujet d'une « estampe délicieuse », où l'on verrait « la présidente *nue*, couchée sur le dos »<sup>35</sup>. Certifiant à sa femme que les pièces pour se justifier sont bien imprimées, il ajoute : « Je ne voudrais pas que vous eussiez pareils caractères aussi certainement imprimés sur les fesses »<sup>36</sup>. Parlant d'un portrait de lui peint par Marie-Dorothee de Rousset, qu'il appelle « la sainte », il précise : « Elle fait tout ce qu'elle veut de ses cinq doigts », ce qui donne lieu à une « polissonnerie » que l'on peut imaginer, mais dont il se défend : « Je le dirais à la sainte Vierge elle-même »<sup>37</sup>. La lettre à sa femme se fait le lieu d'un badinage grivois avec « Milli Rousset ». Ce 22 mars 1779, Sade se montre d'humeur très galante puisqu'il termine ainsi sa lettre : « A l'égard de toi, m petite poularde, je t'embrasse sur... et puis sur... et puis sur... »<sup>38</sup>. On se croirait dans un roman de Crébillon fils, et Sade connaît comme lui la valeur suggestive de la figure de la réticence. Il aime employer le jargon des petits-mâtres, pour dire son désir, attisé par la frustration. La performance sexuelle annoncée, est

---

<sup>30</sup> P. 150.

<sup>31</sup> P. 144,.

<sup>32</sup> P. 232. « Celui qui t'aimera jusqu'au cercueil a voulu la signer de son sang. ».

<sup>33</sup> P. 436.

<sup>34</sup> P. 139.

<sup>35</sup> P. 203.

<sup>36</sup> P. 70.

<sup>37</sup> P. 95.

<sup>38</sup> P. 96.

d'abord une performance littéraire, comme le montre la référence intertextuelle à *L'Ingénu* (1767) de Voltaire :

Mais le diable, c'est que nous ne pourrons pas encore nous *mesurer*. Eh ! pourquoi pas ? Le bailli ? Eh bien ! le bailli, qu'est-ce que ça fait ? Il tiendra la chandelle [...]. Moi je *mesure* d'abord, je t'en avertis, comme le Huron, avec la belle Saint-Yves. Sais-tu que ça fait devenir luron comme le diable d'être comme cela si longtemps sans *mesurer*<sup>39</sup>.

Dans ses invectives contre Rougement, il fait allusion à son homosexualité supposée : « Le tout afin d'aller *ultramontainement* purger votre vilain petit physique »<sup>40</sup>. C'est à la fin juin 1781 qu'il envoie la fameuse lettre sur les « flacons » destinée à la sodomie onaniste, il les appelle les « prestiges » et leurs dimensions laissent songeur : « six pouces de circonférence sur huit ou neuf de hauteur », soit 16,5 cm de circonférence sur 21,5 et 24,5 cm de hauteur, comme le précise scrupuleusement la note de Marc Buffat. C'est dans cette même lettre, et uniquement dans celle-là, qu'il se désigne sous le nom de « Moïse »<sup>41</sup>. Est-ce parce que son fournisseur se nomme Abraham ? C'est en tout cas un pseudonyme que l'on retrouve dans le *Journal* de Charenton<sup>42</sup>. Il incite sa femme, non sans provocation, à en faire également usage et le fantasme s'écrit à l'état natif : « Ces mêmes flacons pourront également servir sur ta toilette, si tu veux ; le matin sur ta toilette et le soir sur ma table de nuit. » L'appétit sexuel et le goût de la bonne viande se mêlent dans l'apostrophe « *porc frais de mes pensées* », qu'on trouve dans une longue série d'hypocoristiques, inventifs ou convenus, et Sade précise dans une note : « C'est que j'aime beaucoup le cochon et que j'en mange fort peu ici »<sup>43</sup>. Il se fait plus poétique à la fin de la lettre : « *Flambeau de ma vie*, quand, quand tes doigts d'albâtre viendront-ils comme ça changer les fers du lieutenant Charles contre les roses de ton sein ? Adieu, je le baise et m'endors »<sup>44</sup>.

La clôture des lettres est un lieu stratégique pour qui s'intéresse à une correspondance. Elle peut, par son obscénité sacrilège, renvoyer à la frustration et à l'isolisme sexuels du prisonnier, comme dans celle du 20 avril 1783 : « Bonsoir, allez bien croquer votre petit bon Dieu et assassiner vos parents. Moi, je m'en vais me b. le v., et je croirai, je vous

---

<sup>39</sup> P. 108.

<sup>40</sup> P. 135.

<sup>41</sup> P. 278-279.

<sup>42</sup> « Le 17 Md. revient de Pékin et donne un peu de sucre a Moïse sur ses fables » (Folio, 1994, p. 39).

<sup>43</sup> P. 420.

<sup>44</sup> P. 424.



assure, après, avoir bien moins fait de mal que vous »<sup>45</sup>. « Je vous baise bien les fesses », écrit Sade pour finir une lettre de juillet 1783<sup>46</sup>. La formule de clôture peut manifester l'impatience du désir, comme le souligne l'utilisation de l'italique : « et mon papier d'ailleurs finit, aussi je t'embrasse. *Viens donc* »<sup>47</sup>. On trouve dans ces fins de lettres la même variation entre le vous et le tu, caractéristique de toute cette correspondance, et qui lui donne parfois des airs de tragédie racinienne : « Je vous embrasse de tout mon cœur »<sup>48</sup>, ou bien « Je t'embrasse mille fois de toute mon âme »<sup>49</sup>. Des expressions plus familières laissent percevoir une certaine tendresse conjugale, comme « Bonsoir, ma petite femme »<sup>50</sup>, quand d'autres sont des cris de haine et de colère : « je l'accompagne de mes vœux pour vous, madame, au renouvellement de cette année. Puissiez-vous, et vous et votre exécration famille et leurs bas valets, être tous mis dans un sac et jetés au fond de l'eau »<sup>51</sup>. L'athéisme militant de Sade se manifeste parfois par une formule empruntée ironiquement à la liturgie catholique : « Amen »<sup>52</sup> ou encore « Ainsi soit-il, et je vous salue »<sup>53</sup>. Le ton solennel donne parfois à ces lieux stratégiques une tonalité pathétique indéniable, comme en 1779 : « Ce 17 février, au bout de deux ans d'affreuses chaînes »<sup>54</sup>. On voit comment le marquis, conscient de sa haute naissance, a l'illusion que son nom a encore un pouvoir et l'écrit en majuscules, quand il imagine qu'on va l'envoyer aux Antilles : « En foi de quoi je signe le présent écrit afin de bien convaincre ceux qui pourraient avoir formé sur moi ce noir dessein. DE SADE »<sup>55</sup>. Ce que Philippe Roger appelle « la tyrannie de la publicité »<sup>56</sup> de ses lettres, si elle est une atteinte à sa vie privée et à sa liberté, joue souvent le rôle d'aiguillon et de stimulant pour l'écrivain qu'il est aussi, et qui soigne ses effets, comme le prouve cet échantillon de phrases finales.

---

<sup>45</sup> P. 366.

<sup>46</sup> P. 393.

<sup>47</sup> P. 111.

<sup>48</sup> P. 148.

<sup>49</sup> P. 158.

<sup>50</sup> P. 311.

<sup>51</sup> P. 203.

<sup>52</sup> P. 85.

<sup>53</sup> P. 278.

<sup>54</sup> P. 80.

<sup>55</sup> P. 151.

<sup>56</sup> Philippe Roger, « Note conjointe sur Sade épistolier », dans *La Fin de l'Ancien Régime*, Manuscrits de la Révolution, 1, Presses Universitaires de Vincennes, 1991, p. 50.

Un des principaux points communs, et peut-être le seul, entre les lettres et le *Journal*, c'est ce qu'Alain Verjat appelle le « délire numérolgique » de Sade, qui voit partout des « signaux », dont il tire un « code hermétique », à partir duquel il croit pouvoir deviner la date de sa libération<sup>57</sup>. Tout est prétexte à déchiffrement, et surtout la dimension matérielle des lettres de sa femme : « les effaçures, les ratures et tous les gribouillages possibles »<sup>58</sup>. Il se plaint des « lettres blanches », c'est-à-dire des lettres écrites à l'encre sympathique<sup>59</sup>, des « logogripes », « amphibologies »<sup>60</sup>, « amphigouri »<sup>61</sup>, « entortillage »<sup>62</sup> et « énigmes » de sa femme. Il dit même tenir un « cahier de signaux »<sup>63</sup>. Ce délire très répétitif révèle la dimension psychotique de la personnalité de Sade. C'est précisément dans le Livre III du *Séminaire*, intitulé *Les Psychoses*, que Lacan analyse « la signification du délire »<sup>64</sup>. Parmi d'innombrables exemples, on peut choisir la lettre du 7 avril 1782 :

Elle est devinée, votre odieuse énigme. Le jour de ma sortie est le 7 février ou 82 ou 84 [...] ; le détestable et imbécile jeu de mots est le nom du saint de ce jour, qui se trouve être *Saint-Amand*, et comme dans février on trouve *Fèvre*, vous avez lié le nom de ce polisson aux chiffres 5 et 7. Et de là votre jeu de mots, aussi plat que bête, que ma sortie étant au bout de 5 ans (ou 57 mois), le jour de *Saint-Amand*, 7 février, Lefèvre était votre amant<sup>65</sup>.

Enfermé dans sa prison, Sade s'enferme aussi dans son délire interprétatif et cet exemple combine les principaux mécanismes de sa psychose qui déforme le réel : il accuse sa femme de le tromper, déchiffre la date de sa libération, à partir de signes qu'il invente plus qu'il ne les voit. Il se plaint des « signalistes » qui selon lui influencent les lettres de sa femme<sup>66</sup>. Il voit un « signal » dans la confusion entre deux comédies qu'elle lui a envoyées<sup>67</sup>. Quand il reproche à sa femme « la monotonie insoutenable de vos insipides signaux »<sup>68</sup>, on pourrait lui retourner le compliment, si ce n'est qu'ils confèrent aux lettres un aspect fascinant, qui fait vaciller le réel, alors qu'ils sont

---

<sup>57</sup> Alain Verjat, « Le licencié des lettres : la correspondance de Sade, dans *Ecrire. Publier. Lire les correspondances (Problématique et économie d'un « genre littéraire »)*, Actes du colloque international « Les correspondances », Nantes, octobre 1982. Publications de l'Université de Nantes, 1983, p. 335.

<sup>58</sup> P. 48.

<sup>59</sup> P. 89.

<sup>60</sup> P. 60.

<sup>61</sup> P. 62.

<sup>62</sup> P. 239.

<sup>63</sup> P. 384.

<sup>64</sup> Seuil, 1981, p. 25-38.

<sup>65</sup> P. 315.

<sup>66</sup> P. 68.

<sup>67</sup> P. 183.

<sup>68</sup> P. 131..

seulement enregistrés sans commentaires dans le *Journal* : « Aoust. Le 2 on signale beaucoup de 2, on m'envoya deux journaux, deux mazanois vinent me voir etc »<sup>69</sup>. Dans ses lettres, il a parfois un moment de lucidité, mais c'est pour mieux replonger dans l'interprétation malade : « Faut-il t'avouer mon pauvre château en Espagne ? Hélas ! je vais le faire, dusses-tu t'en moquer mille fois ; mais que veux-tu que je fasse ici sinon des calculs et des enfantements de chimères ? »<sup>70</sup>. Il se rappelle parfois à l'ordre, mais sa lucidité ne dure guère :

Depuis le 15 août, Dieu merci, j'ai renoncé à tout calcul et à tout assemblage et confrontation, et je vous assure que j'en suis bien plus tranquille. Je ne crois pas que je me remette de longtemps dans cet amphigouri-là. Il me semble que c'était un accès de folie qui m'avait pris, et je croirais, par ma foi, l'être tout à fait si je recommençais une telle bêtise »<sup>71</sup>,

écrit-il le 15 décembre 1781. Mais dès la lettre suivante, le délire le reprend : « Par exemple, aujourd'hui, j'ai fait rebattre mes matelas, et on m'a volé un quart de laine. Est-ce un signal ? »<sup>72</sup>. Si sa femme lui envoie plus de feuilles que ce qu'il lui a demandé, il y voit la preuve qu'il va rester plus longtemps en prison<sup>73</sup>. L'enfermement à Vincennes est aussi enfermement dans la folie délirante qu'il résume ainsi : « me tourner le sang et l'esprit »<sup>74</sup>. Tout dans la vie carcérale devient signe : augmentation ou diminution des promenades, changement de chambre, étrennes, « glace fracassée en mille morceaux »... Cette expérience est si atroce qu'elle dérègle même l'intelligence la plus vive, et c'est sans doute un contre-sens d'affirmer, comme Catherine Cusset : « Sade a transformé sa prison en un espace de jouissance »<sup>75</sup>. Le goût pour la dialectique et le paradoxe brillant ne doit pas faire oublier le texte des lettres, les plaintes, les détails sordides sur les rats, la saleté, la maladie des yeux, le manque d'air... Ce n'est pas parce que Sade écrit « Voilà mon éternelle philosophie, et jamais je n'en sortirai », qu'on peut assimiler la prison à sa philosophie.

---

<sup>69</sup> *Op. cit.*, p. 42.

<sup>70</sup> P. 63.

<sup>71</sup> P. 302-303.

<sup>72</sup> P. 308, 1781.

<sup>73</sup> P. 81.

<sup>74</sup> *Ibid.*

<sup>75</sup> « Les Lettres de Vincennes de Sade : la rhétorique de la clôture », dans *Expériences limites de l'épistolaire : Lettres d'exil, d'enfermement, de folie*, Actes du colloque de Caen, juin 1991, Champion, 1993, p. 429.

Pour conclure ce parcours qui a fait la part belle aux lettres, bien plus intéressantes à lire que le *Journal*, on peut remarquer qu'un des seuls passages vraiment rédigé et susceptible de retenir l'attention se situe dans le quatrième cahier (1814) : il est tout entier articulé autour du pronom vous et contient une prosopopée de « Mgl. »<sup>76</sup>. On peut donc proposer l'hypothèse suivante : c'est précisément quand le *Journal* emprunte des traits caractéristiques de cette correspondance qu'il devient lisible, comme texte et non plus seulement comme document solipsiste et derniers mots d'un vieillard fameux. Sade, en tant qu'écrivain, a paradoxalement besoin de la publicité de son écriture, même si elle pèse sur lui comme une lourde contrainte. Dès qu'il écrit au secret, son texte se délite dans une suite de notes peu probantes, et c'est là sa vraie prison. Nul doute qu'il a tiré de son expérience carcérale la matière manichéenne de ses romans, entre victimes et bourreaux et que l'écriture fictionnelle est une activité compensatoire de l'épreuve de la prison, en même temps qu'un développement de ses dimensions étouffantes pour mieux emprisonner le lecteur. C'est une autre façon d'en venir à l'hypothèse de Jean Paulhan dans sa célèbre préface de 1945 aux *Infortunes de la vertu* : Justine, c'est peut-être Sade aussi.

Anne COUDREUSE

Université Paris 13

---

<sup>76</sup> Voir *op. cit.*, p. 82.